travailleurs le point d'ébullition, ils sauront, aussi bien que les capitalistes, ce qui leur reste à faire. (L'origine de la famille, 1884).»
Cependant, pour Engels, le suffrage universel était un indicateur qui ne dispensait pas du *droit à la révolution.*

Engels plaçait l'action des travailleurs à la remorque de l'élan libéral qui portait la bourgeoisie au pouvoir dans les pays d'Europe. Il pensait que les travailleurs pourraient détourner ce mouvement à leur profit : *« Tant que la classe opprimée, le prolétariat, ne sera pas encore assez mûr pour se libérer lui-même, il considérera dans sa majorité le régime social existant comme le seul possible et formera, politiquement parlant, la queue de la classe capitaliste, son aile gauche extrême. Mais dans la mesure où il devient plus capable de s'émanciper lui-même, il se constitue en parti distinct, élit ses propres représentants et non ceux des capitalistes. (L'Origine de la famille). »* Confondant l'espace d'un instant les intérêts de la bourgeoisie et ceux des salariés, Engels, déchiré entre son admiration pour le progrès technologique et son désir de justice, n'était pas autre chose qu'un libéral.

Aussi n'est-il pas étonnant de le voir souligner, dans son *Introduction, « l'intelligence avec laquelle les ouvriers allemands ont utilisé le suffrage universel institué en 1866 »,* et affirmer que : *« En montrant à leurs camarades de tous les pays comment on se sert du suffrage universel, ils leur avaient fourni une nouvelle arme, une arme des plus acérées ».*

Cette évolution d'Engels peut s'expliquer par sa conception révolutionnaire qui consistait plus à prendre possession de la société bourgeoise qu'à dissoudre ses mœurs. Après avoir constaté la difficulté de plus en plus grande de s'emparer du pouvoir par la lutte armée (supériorité de l'équipement et de l'instruction des troupes), Engels concluait : *« La résistance passive est par conséquent, la forme de la lutte dominante ».* La démocratie,

réduite au seul droit de voter, devenait, pour les bourgeois intellectuels du Parti, le moyen de se rencenter sur le pouvoir.

Engels se félicitait que le suffrage universel *« avec l'agitation électorale, a fourni un moyen qui n'a pas son égal pour entrer en contact avec les masses populaires. »* Ainsi l'action socialiste n'était plus dirigée contre l'organisation dominante de la vie : le capitalisme, mais en direction des masses populaires qu'il fallait convaincre du bien-fondé de la nouvelle stratégie.

Engels se félicitait encore : *« Non seulement on a conquis toute une série de conseils municipaux ; aux chambres siègent cinquante socialistes et ceux-ci ont déjà renversé trois ministères et un président de la République ».*

Après cette série de victoires électorales et parlementaires, Engels paraissait optimiste : *« Dès aujourd'hui, nous pouvons compter sur deux millions un quart d'électeurs. Si cela continue ainsi, nous conquerrons d'ici la fin du siècle la plus grande partie des couches moyennes de la société, petits bourgeois ainsi que petits paysans, et nous grandirons jusqu'à devenir la puissance décisive dans le pays, devant laquelle il faudra que s'inclinent toutes les autres puissances, qu'elles le veuillent ou non ».* Face à ce délire électoraliste il ne faudra attendre que quatre ans, lors du congrès du Parti tenu à Hanovre en 1899, pour que Bernstein mette les pendules à l'heure révisionniste.

En cautionnant la mise en place de la classe moyenne à la tête du mouvement ouvrier, en concevant la démocratie comme un simple moyen pour s'emparer du pouvoir, Engels apparaît de fait comme le Père fondateur de la social-démocratie et de ses sous-produits bolchevïques. Il était contre le fait que les gens s'applaudissent devant les fonctionnaires, mais il n'était pas contre les fonctionnaires. Dès lors, il était contre les gens.

Yves Le Manach

Le dernier texte d'Engels publié de son vivant

Supportant quotidiennement les bassesses des chefs du Parti, Engels s'évadait dans l'étude des origines du christianisme primitif, se passionnant pour l'Apocalypse et les travaux scientifiques de l'école de Tubingue. On se rend compte, à la lecture de ses derniers textes, que cela ne lui aurait pas déplu que le parti ressemble au vieux christianisme qui se manifestait par *« l'active propagande, la lutte sans relâche contre l'ennemi du dehors et du dedans, le fier aveu de ses convictions révolutionnaires devant les juges païens, le martyre courageusement enduré dans la certitude de la victoire. »* (*Contribution à l'histoire du christianisme primitif*, 1894-95), tous sentiments étrangers aux technocrates du Parti.

Marx, qui avait lutté toute sa vie pour l'hégémonie prolétarienne, admettait, dans son dernier écrit, que les communes paysannes russes pouvaient servir de base à la révolution socialiste occidentale. Engels, qui toute sa vie avait appelé à la constitution du prolétariat en classe, à la constitution de la classe en Parti et à la participation du Parti aux élections bourgeoises, imaginait, dans son ultime écrit, la possibilité de recourir à la désobéissance civile générale.

A la fin de leur vie, Marx et Engels étaient devenus libertaires. Mais c'était trop tard, les faiblesses de leur œuvre étaient devenues la vérité du socialisme, plus jamais il n'y aurait de débat d'idées parmi les socialistes. La nuit bureaucratique s'étendait sur l'émancipation économique, politique et culturelle des ouvriers.

———

1899 - 1999
CENTIÈME ANNIVERSAIRE
de la
CONTROVERSE BERNSTEIN

———

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, vol. 41
Série Les temps sont proches où la critique
des idées de Marx fera plus peur que les idées de Marx
Bruxelles, décembre 1998

6 mars 1895, Engels mourra le 5 août de la même année.

Dans ce texte, Engels fait une récapitulation du mouvement social qu'il a vu naître. Après avoir rappelé les épisodes de la Révolution de 1848 et la défaite de la Commune de Paris, il fait l'apologie du Parti Socialiste allemand qui a repris le flambeau de la lutte des classes et qui est passé de 102 000 voix en 1871 à 1 787 000 voix dans les années 1890 : *« Plus du quart des voix exprimées »* fait-il remarquer avec admiration.

Le suffrage universel avait été accordé aux Allemands par Bismarck suite à des magouilles avec l'ancien ami de Marx, le « traître » Lassalle. Lassalle *« devait se rendre à la fin septembre 1864 à Hambourg et là "forcer" Bismarck à l'annexion du Schleswig-Holstein, c'est-à-dire proclamer cette annexion au nom des ouvriers . En compensation, Bismarck avait promis le suffrage universel et quelques chartatareries socialistes »*, écrivait Marx à Kugelmann, le 23 février 1865. Pourtant, cette même année 1865, lors d'une séance du Conseil central de l'A.I.T, Marx se prononcait en faveur du suffrage universel pour l'ensemble de la population masculine. Ce qui souligne ses ambiguïtés vis-à-vis de la question électorale (ainsi que vis-à-vis du vote des femmes).

Engels avait compris qu'en démocratie capitaliste le pouvoir réel s'exerçe d'une manière d'autant plus sûre qu'elle est secrète : par la corruption des fonctionnaires, par l'alliance entre la Bourse et le gouvernement et, accessoirement, par le suffrage universel . Pourtant, loin de dénoncer l'hypocrisie de cette réalité et fort de sa vérité socialiste, il s'arrangeait de cet état de fait : *« Le suffrage universel est l'index qui permet de mesurer la maturité politique de la classe ouvrière. Il ne peut rien être de plus, il ne sera jamais rien de plus dans l'Etat actuel ; mais cela suffit. Le jour où le thermomètre du suffrage universel indiquera pour les*

Cet optimisme, qui portait Engels à penser que le socialisme pourrait s'imposer par la voie des élections, serait un peu trop naïf s'il n'avait envisagé la possibilité d'un coup fourré. C'est ainsi qu'il pensait que l'avenir radieux offert pas le suffrage universel pourrait entraîner *« les partis de l'ordre (...) à briser eux-mêmes cette légalité qui leur est devenue si fatale »*.

Face à une telle perspective Engels écrivait : *« Mais n'oubliez pas que l'Empire allemand, comme tous les petits Etats et en général tous les Etats modernes, est le produit d'un pacte ; du pacte d'abord des princes entre eux, ensuite des princes avec le peuple. Si l'une des parties brise le pacte, tout le pacte tombe et alors l'autre partie n'est plus liée non plus. (...) Si donc vous brisez la Constitution impériale, la social-démocratie est libre, libre de faire ce qu'elle veut à votre égard. Mais ce qu'elle fera ensuite, elle se gardera bien de vous le dire aujourd'hui. »*

Si Engels imaginait l'hypothèse d'un retour à l'absolutisme, il n'imaginait pas l'autre hypothèse, beaucoup plus dans le style de la classe moyenne, celle où les représentants socialistes se feraient corrompre et assumeraient l'alliance secrète du pouvoir et de la Bourse. Engels ignorait d'où le coup viendrait, mais cela ne l'empêchait pas, en dépit de son affirmation de se taire, de rêvéler qu'elle devait être l'attitude d'une social-démocratie saine au cas où le pacte avec le peuple serait rompu :

« Il y a maintenant presque exactement mille six cents ans que dans l'Empire romain sévissait également un dangereux parti révolutionnaire. Il sapait la religion et tous les fondements de l'Etat.Il niait carrément que la volonté de l'empereur fût la loi suprême, il était sans patrie, international, il s'étendait sur tout l'Empire depuis la Gaule jusqu'à l'Asie, débordait les limites de l'Empire. Il avait fait longtemps un travail de sape souterrain, secret. Mais depuis assez longtemps déjà il se croyait assez fort pour paraître

au grand jour. Ce parti révolutionnaire qui était connu sous le nom de chrétien avait aussi une forte représentation dans l'armée; des légions toutes entières étaient chrétiennes. Lorsqu'ils recevaient l'ordre d'aller aux sacrifices solennels de l'Eglise païenne nationale pour y rendre les honneurs, les soldats révolutionnaires poussaient l'insolence jusqu'à accrocher à leur casques des signes particuliers des croix, en signe de protestation. Même les chicanes coutumières des supérieurs à la caserne restaient vaines. L'empereur Dioclétien ne put conserver longtemps son calme en voyant comment on sapait l'ordre, l'obéissance et la discipline dans son armée. Il intervint énergiquement, car il était temps encore. Il promulgua une loi contre les socialistes, je voulais dire une loi contre les chrétiens. Les réunions des révolutionnaires furent interdites, leurs locaux fermés ou même démolis, les insignes chrétiens, croix, etc... furent interdits, comme en Saxe les mouchoirs rouges. Les chrétiens furent déclarés incapables d'occuper des postes publics, on ne leur laissait même pas le droit de passer caporaux. Comme on ne disposait pas encore à l'époque de juges aussi bien dressés au " respect de l'individu " que le suppose le projet de loi contre la révolution de M. de Koeller, on interdit purement et simplement aux chrétiens de demander justice devant les tribunaux. Cette loi d'exception resta elle aussi sans effet. Par dérision, les chrétiens l'arrachèrent des murs ; bien mieux, on dit qu'à Nicomèdie, ils incendièrent le palais au dessus de la tête de l'empereur. Alors celui-ci se vengea par la grande persécution des chrétiens de l'année 303 de notre ère. Ce fut la dernière de ce genre. Et elle fut si efficace que dix-sept an-nées plus tard, l'armée était composée en majeure partie de chrétiens et que le nouvel autocrate de l'Empire romain qui succède à Dioclétien, Constantin, appelé par les curés le Grand, proclamait le christianisme religion d'Etat. »

DU VIVANT D'ENGELS LA SOCIAL-DEMOCRATIE AFFIchait déjà sa nature bureaucratique et autoritaire, ce qu'il déplorait dans une lettre à Kautsky du 11 février 1891 : *« Que les gens cessent une fois pour toutes de mettre toujours des gants devant les fonctionnaires du Parti, – leurs propres serviteurs. Qu'ils renoncent à cette attitude soumise qu'ils adoptent devant eux, comme s'ils avaient affaire à des bureaucrates infaillibles! Qu'ils les critiquent! Cela est nécessaire aussi. »*

Mais la social-démocratie se caractérisait aussi par sa malhonnêteté intellectuelle. C'est ainsi que l'*Introduction* que Engels écrivit pour la réédition des articles de Marx sur la Révolution de 1848 fut publiée dans le Vorwaerts (organe de la social-démocratie allemande) dans une version tronquée et sans l'autorisation de l'auteur. Engels s'en plaignit à Kautsky le 1er avril 1895 : *« A mon étonnement, je vois aujourd'hui dans le Vorwaerts un extrait de mon introduction reproduit à mon insu, et arrangé de telle façon que j'y apparais comme un paisible adorateur de la légalité à tout prix. Aussi désirais-je d'autant plus que l'introduction paraisse sans coupure dans la* ***Neue Zeit****, afin que cette impression honteuse soit effacée. Je dirai très nettement à Liebknecht mon opinion à ce sujet, ainsi qu'à ceux, quels qu'ils soient, qui lui ont donné l'occasion de dénaturer mon opinion. »*

Die Neue Zeit (organe théorique du Parti, édité par Kautsky) ne publia pas non plus le texte intégral, pas plus que l'édition sous forme de brochure. En réalité c'était, Kautsky lui-même, assisté de Bernstein, qui pratiquait les coupures.

Cette *Introduction aux Luttes de classes en France* est le dernier texte publié par Engels de son vivant. Ce texte est signé du